

Traditions orales et citadinité Les enjeux de l'histoire urbaine à Mopti (Mali)

Elisabeth Dorier, Cécile van den Avenne

▶ **To cite this version:**

Elisabeth Dorier, Cécile van den Avenne. Traditions orales et citadinité Les enjeux de l'histoire urbaine à Mopti (Mali). Patrimoines et développement dans les pays tropicaux, Colloque du Comité national français de géographie, 2001, La Rochelle, France. pp.557-568. halshs-00723774

HAL Id: halshs-00723774

https://shs.hal.science/halshs-00723774

Submitted on 13 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traditions orales et citadinité
Les enjeux de l'histoire urbaine à Mopti (Mali)

E. DORIER-APPRILL, C. VAN DEN AVENNE

DORIER-APPRILL E. VAN DEN AVENNE C. (2003). « Traditions orales et citadinité Les enjeux de l'histoire urbaine à Mopti (Mali) » In COSAERT P. BART F., dir, *Patrimoines et développement dans les pays tropicaux*, *Espaces tropicaux*, n°18, Bordeaux, Dymset, pp. 557-568. (colloque du Comité national français de géographie, La Rochelle, sept 2001)

Les paradoxes du patrimoine à Mopti

Mopti, ville de terre construite au milieu des eaux, décrite à l'époque coloniale comme " Venise du Soudan " (Gallais, 562) puis vantée aujourd'hui comme la *" Venise malienne "*, est un carrefour commercial et la plaque tournante du tourisme au Mali[1] Elle relie Bamako, le pays dogon, Tombouctou et Gao, par voie routière, par voie fluviale, et par voie aérienne interne, mais aussi bientôt internationale : une première liaison Paris-Marseille-Mopti, proposant 1 vol par semaine pendant la saison touristique d'hiver, a ouvert en 2002 à l'initiative du *Point Afrique*, (et ce grâce aux récents travaux d'aménagement de l'aéroport pour la Coupe d'Afrique des Nations de football 2002). La formule de "*Venise malienne*", que l'on retrouve sur les affiches du Ministère du Tourisme, mais également dans les discours municipaux ou sur les graffitis de jeunes sur les murs de la ville, rend compte d'une fierté et d'un attachement palpables des habitants pour le site et l'aspect bâti d'une cité exceptionnelle, gagnée sur le fleuve, et où la terre et l'eau se confondent.

Pourtant, contrairement aux autres villes du fleuve, Tombouctou, Gao, Ségou (qui fut capitale du royaume de Ségou, et qui est par ailleurs un fleuron de l'architecture coloniale), et surtout l'ancienne Djenné située plus en amont sur le Bani (et classée patrimoine mondial de l'UNESCO), Mopti est une création urbaine récente, quasi ex-nihilo, une des seules ville du fleuve à ne pas avoir participé à l'histoire pré coloniale du Mali.

En effet, à partir de campements de pêcheurs, puis d'un poste militaire toucouleur, l'édification de cette ville en zone inondable s'est faite par poldérisation, à l'initiative de commerçants français, puis de l'administration coloniale, au moyen du travail forcé et du déplacement de populations indigènes d'origines variées vers Mopti d'abord, d'un quartier à l'autre ensuite. Les premiers occupants du lieu, implantés sur des tertres naturels dominant la plaine inondable, ont dû céder la place au " quartier du Commerce ", où se sont implantés commerçants et administrations françaises (et où se tiennent toujours commerces et administrations). Des concessions d'occupation leur furent octroyées sur les terres inondées, à charge pour eux de participer aux travaux de confection des digues et ensuite de remblayer leurs parcelles afin d'y bâtir (Gallais, 1967, p 563). Les années trente à cinquante sont la grande période de dynamisme du port fluvial, d'attractivité de la ville et de création des quartiers actuels. La grande mosquée elle même fut reconstruite en 1933 du côté de cette nouvelle ville africaine à l'initiative d'un administrateur colonial (Gallais, 1967, p 594) et sur le modèle de celle de Djenné.

Pourtant, malgré cette origine récente et exogène, Mopti se donne à voir comme une ville " chargée de mémoire ". Tout d'abord, à travers l'aspect traditionnel de son bâti : son architecture en banco, qui reproduit le modèle djennekè, la place dans la filiation des villes du fleuve. Il est remarquable de constater que contrairement par exemple à Ségou où les maisons anciennes en terre rouge tombent en ruine et sont progressivement reconstruites en parpaing, la construction actuelle, à Mopti, se poursuit en banco.

Aujourd'hui encore, bien qu'elle ait été réalisée sous la pression coloniale, la conquête de terres à bâtir sur les espaces inondables est valorisée comme le prolongement légitime de l'histoire épique de la création des premiers quartiers. Elle constitue un élément clé d'une culture urbaine pionnière, revendiquée comme "mopticienne", facteur de fierté pour des citadins appartenant aux plus vieilles familles de la ville. Ainsi, ce qui était au départ une relégation (décidée par les autorités françaises) a été investi de manière symbolique par les habitants, et l'on observe une forte identité citadine, revendiquée et fondée sur l'invention et la valorisation d'une mémoire et d'un patrimoine mopticien, aussi bien matériel que symbolique…

Les enjeux patrimoniaux sont de natures différentes, et se font à des échelles différentes. Ils correspondent d'une part, à échelle nationale, à une compétition touristique et économique entre cités, stimulée par le processus de décentralisation et la coopération décentralisée.

D'autre part, à échelle locale, histoires et légendes de la ville mettent en scène cette question de l' " autochtonie "[2], utilisée pour légitimer l'influence politique, la gestion ou la modification du patrimoine foncier.

1- La valorisation symbolique d'un patrimoine urbain : l'architecture et l'artisanat

Ainsi que nous l'avons souligné en introduction, Mopti est caractérisée d'un point de vue architectural, par la permanence de la construction en banco, selon des techniques anciennes, qui ont été importé de Djenné. Le style djenneké se lit par

[1] 4ème ville du Mali, 80 000 habitants. Elle est située à 650km au nord-est de Bamako, à la confluence du Niger et du Bani, près de l'axe routier qui relie la capitale au nord-est du pays.

[2] Dans la suite du texte, nous reprendrons le terme d'*autochtone*, utilisé en français du Mali pour traduire le terme bamanan *dugulen*, " enfant du pays ", et qui désigne ici les " premiers arrivés ". Sur cette question, voir Fay C., 1995.

ailleurs sur certaines façades. Le site, exigu et artificiel (où le sol donc est fragile), et la cherté des terrains, exige ce type de construction en hauteur et en terre, ce n'est cependant pas la seule raison pour laquelle on continue de construire selon ces techniques à Mopti.
En effet, avec le déclin de Djenné, déjà bien amorcé à la fin du siècle dernier, Mopti a capté une partie du savoir-faire djennekè en matière d'architecture et de maçonnerie, désormais perçu comme un patrimoine mopticien. Par ailleurs, le savoir-faire en matière de remblaiement, développé à Mopti, est également perçu comme un véritable patrimoine.

- D'où vient la technique[de remblaiement] ?

… *Très rôdée...ce sont nos ancêtres, Mopti est installée sur une rive, toute la ville, c'est uniquement du remblai. Au fur et à mesure que je ramasse les ordures, je verse derrière ma maison, ça colle, ça s'étend.* […] *Le poids de la latérite fait descendre les ordures ménagères* […] *quand il pleut ça descend* […] *Il y a un système de chaînage.*[…] *J'ai une maison au beau milieu du marigot faite il y a 4 ans avec un système de chaînage en bois : 1 mur de 60 ou 80 cm d'épaisseur tu comptes à la 7ème rangée, tu dispose le bois sur toute l'épaisseur du mur, si la maison descend, tout descend ensemble, on ne voit plus le bois (parce que c'est crépi par dessus).c'est une technique traditionnelle; on utilise le ronier venant du pays dogon ou de la zone inondée. le ronier venant du plateau est de meilleure qualité* " (entrepreneur, propriétaire de 8 maisons, d'une famille de forgerons)

Cette constance de la construction en banco correspond également à des impératifs socio-culturels : les "jeunes" qui cherchent à innover en construisant "en dur" s'exposent aux rappels à l'ordre des anciens et aux discours superstitieux (il se raconte à Mopti que qui construit en dur s'expose à la ruine).

" *J'ai eu des problèmes avec mes parents, mais il faut changer. mon père a changé le style de la maison construite par mon grand père pourquoi je ne changerai pas Ils disent que ça ne va pas avec notre culture, ou tu ne termines pas ou tu meurs après. Moi je pense que la vie et la mort sont entre les mains de Dieu, ce n'est pas parce que tu construis en dur ... Il y a des expériences : des gens qui ont commencé de construire en dur, qui n'ont jamais pu finir.* " (le même)

Mopti construit aussi sa renommée sur un savoir-faire artisanal issu de sa situation de carrefour d'influences et des mouvements de populations. Son marché artisanal et touristique réputé propose des produits venant du pays dogon, de tout le nord du pays et des aires touaregs. Des commerçants prospèrent, comme l'antiquaire et bijoutier " Baba *peace corps* ", ainsi surnommé en raison de l'origine de sa clientèle et de ses déplacements réguliers aux Etats Unis, et qui s'est construit une somptueuse villa de banco ornée de statuettes dans le quartier de Toguel. Les orfèvres locaux, d'origine djennenké, mais également touareg, sont également nombreux à travailler pour la clientèle locale dans le vieux quartier de Komoguel (43 bijoutiers dans les vieux quartiers remblayés, dont 19 à Komoguel). La poterie mopticienne est réputée à l'échelle nationale : les canaris gravés "*Souvenir de Mopti*" que l'on offre notamment pour les mariages, ne sont pas fabriqués pour les touristes occidentaux (qui les jugent kitch et peu " authentiques "), mais très prisés par les voyageurs maliens pour la qualité particulière de l'argile qui conserve la fraîcheur de l'eau. Ils sont fabriqués dans un village situé à 20 minutes de pirogue de la ville.
Cette patrimonialisation d'un artisanat d'origines diverses est relayée par l'instruction primaire, qui traite de cette question dans le cours d'histoire locale.

Extrait de cahier d'écolier :
7° Leçon : Mon village - Les grands artistes et artisans
Notre ville a connu de grands artistes et artisans dans différents domaines.
Dans la forge et la bijouterie : Kéou Samassekou et Oumar Touré.
Dans la sculpture : Ba Moullaye Ballo.
Dans la poterie : Diahara Ballo et Kourtimi Nyenta
[…]
8° Leçon : Mon village - Les grands artisans (suite)
L'artisanat est assez développé dans mon village. Les principaux artisans sont les forgerons, les potiers, les bijoutiers, les sculpteurs, les fabricants de pirogues, les cordonniers, les tisserands. Ils fabriquent des couvertures (kasa), des pagnes, des pirogues, des bracelets, des boucles d'oreille, des statuettes, des houes, des gargoulettes, etc. Les produits sont vendus sur place, dans les régions et dans les pays voisins.

2- Traditions orales, mémoire et lieux d'ancrages

L'investissement culturel citadin s'exprime aussi à travers les discours que l'on peut recueillir auprès des notables de Mopti qui revendiquent le statut de fondateurs et de " premiers venus ". Mopti, ville récente, ville coloniale, fait aussi partie d'un espace chargé d'une histoire politique agitée, en partie écrite, transmise par les *Tarikh* des lettrés historiographes musulmans. On sait que ce sont d'abord les gens de l'eau, pêcheurs bozos, bâteliers somonos, qui se sont fixés dans cet espace en villages. Les pasteurs peuls nomades, à partir du XV° siècle, structurent leurs déplacement entre les zones sèches et la plaine inondable. Les empires médiévaux (Mandé, Mali, Songhaï) organisent cet espace, autour de la voie de communication majeure qu'est le Niger : des foyers importants de population apparaissent le long du fleuve.
A partir de 1818, le pouvoir peul et l'islam s'imposent sur toutes les populations du delta à travers la Dîna (théocratie du peul Sekou Amadou centrée sur Hamdallaye 1818-1862) , puis l'empire Toucouleur. Sekou Amadou sédentarise les peuls, fonde de nouveaux villages, délimite les droits des pasteurs, agriculteurs et pêcheurs avant d'être renversée en 1862 par l'armée toucouleur des Tall. El Hadj Omar puis son fils Tidjani Tall établissent leur capitale hors du delta, à Bandiagara, mais font du site de Mopti l'un des postes de surveillance des pâturages peuls du Macina. Les Toucouleurs déportent un grand nombre de pêcheurs et bateliers Bozo et Somono dans la région de Mopti afin de disposer d'une batellerie

importante. Puis, l'armée française renverse le pouvoir toucouleur, et réorganise la batellerie le long du Niger. C'est à ce moment que le chapelet de campements bozos et peuls va devenir un carrefour commercial et le principal port fluvial sur le Niger, grâce à sa position au confluent du Niger et du Bani, valorisée par la proximité de la route vers Bamako. La ville se développe et prospère sous l'impulsion de commerçants français et grâce à une politique coloniale volontariste.[3]

Dans cet espace qui est un espace charnière en terme de peuplement d'histoire politique, de cultures et de langues, on peut repérer des empilements de mythes construisant une légitimité symbolique pour les différentes populations en présence : les différents groupes revendiquent une origine mandé, et par ailleurs la primo-installation. (Fay, 1995).

A Mopti, on retrouve deux registres de récit d'origine (parfois croisés) qui inscrivent la ville dans cette tradition du delta, et tissent l'histoire urbaine qui fonde l'identité culturelle mopticienne. Le premier type de légende, dans un registre animiste, vise à établir le caractère " autochtone " de certaines lignées urbaines à travers l'histoire d'un pacte fondateur entre plusieurs grandes familles venues s'installer sur le site[4]. L'autre registre met en avant le rôle fondateur de grandes figures historiques musulmanes peules (Sékou Amadou) et toucouleur (El Hadj Omar Tall). Ces registres se croisent souvent et sont complémentaires. On y a affaire à deux types de temporalités revendiquées : l'une a-historique, mythique, sans datation précise, antérieure à l'islamisation, l'autre, se présentant comme historique, dont le repérage peut se faire en référence aux figures précises de Sekou Amadou et El Hadj Omar. Ce qu'ont en partage les récits récits d'anciens collectés à Mopti est que, tous, ils euphémisent l'histoire coloniale[5], qui n'est jamais évoquée, ou qui n'est évoquée que pour contester localement le pouvoir de telle ou telle famille.

Malgré des divergences sur l'ordre exact d'arrivée (révélatrices de tensions entre lignées fondatrices, voir ci-dessous), tous s'accordent sur le mythe d'une rencontre originelle entre un pêcheur bozo (Naciré) et un batelier somono (Kanta). A ce duo initial, vint s'adjoindre ensuite un commerçant musulman arma (Touré). La version légitime actuelle du récit, est celle du doyen de la famille bozo des Kanta, désigné par Touré, le chef de village comme dépositaire du mythe, restitué ici dans un contexte familier (ci-dessous)[6]. Il désigne son ancêtre comme premier arrivé, rejoint par Naciré puis par Touré :

" C'est mon grand-père qui est la première personne installée sur le site. Il était originaire de Mandé, chasseur émérite des fauves : lions, panthères, hippo, crocodiles anthropophages, djinns, mauvais génies. A son arrivée, l'espace était vierge, pas de village. Il a constaté la rencontre de deux fleuves. Les génies de l'eau n'autorisaient pas la pêche, encore l'habitation sur les îles. Cependant il choisit de s'installer. Un jour il aperçut un chien. Le gibier, la viande étaient abondants, il y avait beaucoup de choses à manger. Il s'intéresse au chien, joue sur la tentation et finit par l'apprivoiser. Plus tard, il fera un sac de poussière avec un chiffon troué qu'il attachera au cou du chien. Il chasse le chien, le poursuit à partir des traces et de loin il voit le chien s'engouffrer dans un trou. Il vient à l'ouverture du trou et salue "salam alekoum"- pas de réponse - "salam alekoum" une 2ème fois. Une voix répond "waekoum salam"

- qui est là, un humain ? - oui, un humain !

- sors d'ici qu'on se voit; je ne suis pas un malfaiteur. Sors, je ne suis pas un mécréant, je cherche une cohabitation.

L'homme du trou promet de sortir à condition que chacun prête serment " que chacun jure de ne jamais trahir, de ne jamais porter tort à l'autre. Que toute trahison, tout méfait soit aux dépens de l'auteur ". Il sortit, c'était Kalifa Naciré..

[…]

C'est après cela qu'Ousmane Fatakara[7], commerçant (tissu, sel) vint à passer avec un chargement de pirogue. Il risque le naufrage. Le commerçant appelle au secours. Wawo Kanta (somono) qui à son tour sollicite son voisin (bozo) pour voler au secours du naufragé (qui est sauvé).

Celui-ci promet de revenir avec son épouse et ses cinq gosses pour s'installer à leurs côté. " J'ai découvert vos capacités là-bas dans l'épreuve du naufrage : la pirogue submergée avec ses marchandises (du sel), sans que rien ne soit affecté. Je viens vivre avec vous ". A son retour avec sa famille, il se présente : " me voilà devenu votre hôte (étranger) ". Et Naciré de répliquer " Nous deux, nous sommes les étrangers de Kanta! ". Le temps s'écoule jusqu'à l'arrivée du Fouta[8]. Les troupes trouvent Ousmane Touré sur place, les deux autres en brousse. Le Fouta donne mandat à Ousmane Fatakara d'accueillir toute personne qui arrivera là. Cela équivaut à une investiture, à un sacre de chef.

" -Vous me nommez chef jusqu'à quand ?

- Jusqu'au jour où Mopti ne sera plus. " Ce qui demeure jusqu'à ce jour…

---

[3] Sources : Gallais, 1967, p 468.

[4] Ce type de " pacte " est courant dans le delta central, qui est une région de brassage. Nommé *hoolaare* en peul (litt. "confiance"), on peut le décrire comme une relation liant entre eux des lignages ou groupes de lignages, appartenant à des ethnies, ou clans différents, par des liens d'entraide et de plaisanterie rituelle (*senankuya* en bambara). Par exemple, les Peuls et les forgerons, les Dogons et les Bozos, (voir Fay, 1995 : 437).

[5] Dans certaines familles implantées depuis longtemps circulent ce qu'on pourrait appeler des *néo-tarikh*, chronologies manuscrites transmises de père en fils sous le titre de " Calendrier historique de la ville de Mopti ". Dans l'un que nous avons recueilli auprès d'une famille Tapo (cf. ci-dessous), il est rendu compte de la création et du développement de Mopti en ces termes :

1902 : Création d'un poste administratif à Mopti

1908 : Ibrahima Konaké s'installe à Komoguel et construit une mosquée

1910 : Toute la population se transporte à Komoguel

Aucune mention n'est faite des travaux forcés et du déplacement de population imposé, la construction de la mosquée est présentée comme l'initiative d'un autochtone et non d'un administrateur colonial.

[6] Normalement, le " chef de village " actuel ne raconte pas lui-même cette histoire, mais oriente l'interlocuteur vers le vieux B.K Kanta. Récit enregistré en janvier 1999, propos tenu moitié en bambara moitié en français et traduits par M .Kiré.

[7] Ousmane Touré, du village de Fatakara, arrondissement de Tonka

[8] *Invasion des Toucouleurs d'El hadj Omar Tall*

Largement consensuel, daté, et supposé postérieur au mythe du pacte, le récit du passage de Sékou Amadou, donnant à Mopti son nom actuel, inscrit l'histoire de la ville dans la continuité des villes historiques musulmanes du fleuve, dans l'héritage de Djenné et Hamdallaye (la capitale de la Dina). Sekou Amadou, de passage à Mopti, y aurait été nourri avec toute sa troupe et y aurait enterré l'un de ses proches *talibés*[9]. Il aurait dit, bénissant le site : "*on **moptu** kam minn e taalibaabe am, yo Alla **moptu** on*"."Vous m'avez accueilli mes talibés et moi, que Dieu vous rassemble". Le mot peul *moƉtu,* du verbe "accueillir, rassembler"*,* a donné *mopti*, et supplanté l'ancien nom bozo *sagan*. (H. Naciré, service d'alphabétisation - peul.) Ces récits d'origine sont relayés dans l'espace par des lieux mythiques ou symboliques. D'abord les anciens lieux de sacrifice bozo, dont l'emplacement exact n'est connu que de quelques vieux mais dont tous savent qu'ils existent, quelque part du côté du premier lieu occupé (dans l'actuel secteur administratif de la ville) .

" Y a deux lieux sacrés. L'un est à Mottihindè, chaque année on y fait le sacrifice d'un mouton blanc, après la période froide, à l'approche de l'hivernage. C'est le chef de village qui donne le mouton blanc à Kanta, qui amène le mouton au plus âgé des Naciré.
Chaque année, avant que ça ne soit électrifié, des hyènes affiliées aux Naciré viennent autour de la ville et disent ce qu'il y a à faire. L'endroit du sacrifice est au delà de l'ancien emplacement des trois fondateurs, en brousse. Quand ils font le sacrifice le matin, les viscères, la peau, les pattes, la tête sont déposés dans un trou. On retourne voir le soir, parfois on ne retrouve rien, parfois on retrouve quelque chose. Si rien n'a bougé, ça n'est pas bon signe. Dans ce cas, ils reprennent le sacrifice. Ne sont présents au sacrifice qu'eux trois : Naciré, Kanta, Touré. Naciré prend le couteau et le donne au vieux Kanta, qui égorge le mouton. La viande est grillée et mangée. […] *Le deuxième lieu sacré est à Toguel. On y sacrifie un taureau noir, lorsqu'il y a manque de pluie. Le chef de village donne le taureau, on l'égorge et on fait griller la viande "* (M. doyen de la famille Naciré.)

La géographie des cimetières est révélatrices de ce processus de patrimonialisation de l'espace. La ville en possède plusieurs, dont deux, réservés aux Bozos et Somono, ou aux notables assimilés par le " pacte ", se trouvent sur des ilôts. L'un se trouve, à quelques dizaines de mètres au large des quartiers. Reconnaissable à son bosquet sommital, il n'est plus utilisé actuellement, mais fait l'objet de multiples interdits et légendes, relatifs à la présence nocturne d'esprits concrétisés par des " hyènes " déterreuses de cadavres…Le cimetière actuel des notables autochtones nécessite un trajet d'une demi heure environ sur le Niger. Quant aux " étrangers ", même installés de longue date à Mopti, ils sont enterrés dans le seul cimetière urbain visible, situé sur un tertre à la périphérie sud de la ville.

D'autres lieux emblématiques sont davantage partagés par tous, qu'ils soient ou non " autochtones ", comme le " grand arbre " qui a donné son nom au quartier de Gangal[10] (deuxième quartier de la zone remblayée) sous lequel se serait reposé Sekou Amadou passant avec sa troupe de talibés.

" Sekou Amadou se reposait sous l'arbre. C'est devenu comme un centre de transit, de commerce. Quand la ville s'est allongé c'est devenu un quartier. C'est un arbre sacré dans la ville. Il y a des esprits sous l'arbre. En 1991, quand on a créé un comité de surveillance du quartier (suite au coup d'Etat), les gens du quartier ont dit de ne pas toucher les mammifères et les reptiles sous l'arbre, que ce sont les esprits protecteurs de la ville" (M. KONIPO, enseignant à Gangal. Autochtone)

"Le quartier a pris le nom de cet arbre - qui est beaucoup plus âgé que Mopti de beaucoup d'années - l'arbre est tombé y a deux ans mais ça a été quelque chose de mystérieux pour tout le monde - l'arbre s'est couché de lui-même - ça n'a pas fait de dégât ça n'a pas fait de bruit" (D. Samassekou, enseignant, famille de forgerons)

" *On a dit c'est l'ancêtre - il est mort - personne n'a voulu prendre le bois*". G. KEITA (ancien conseiller municipal, né en 1927)

Un peu avant l'hivernage, une branche était tombée sur l'abri d'un vieux forgeron qui se trouve là, mais en son absence. La branche n'a pas touché le bétail attaché sous l'abri. L'arbre penchait dangereusement sur la concession de A.Bareima dit Gangal (son père lui a donné comme surnom le nom de l'arbre et du quartier). Il aurait dit : "l'arbre ne m'endommagera pas et je ne l'offenserai pas non plus". Le 9 août, l'arbre est tombé sur la placette sans endommager les bâtiments : il s'est couché tout doucement dans la rue. Un jeune a cru entendre des cris de désespoir qui traversaient le bras du fleuve vers le cimetière, les cris des esprits habitant le grand arbre. Des gens ont pris des bouts comme souvenir mais n'ont pas osé l'allumer. Il paraît que Sekou Amadou se reposait là, entre Hamdallaye et le Macina. " (D. Kanta,enseignante à la retraite. dont la concession donne sur la placette où se trouvait l'arbre)

3- Construction d'une histoire urbaine consensuelle/officielle, scolaire,

Diffusés à travers quelques chefs de lignées, ces mythes relayés par l'enseignement primaire, commencent à être collectés et fixés par écrit, et tendent à constituer une histoire urbaine officielle, dont la mise en forme est stimulée par le processus de décentralisation. Cette patrimonialisation à échelle locale, qui se fait de la même manière dans toutes les régions et toutes les communes, a aussi comme enjeu la construction d'une unité nationale.
En effet, dans les programmes officiels de l'enseignement primaire au Mali figure l'enseignement de l'histoire locale. La démarche est la suivante : un questionnaire est distribué aux élèves qui ont pour consigne d'aller voir les anciens de leur ville pour les interroger et ainsi pouvoir répondre aux questions posées. Cette démarche correspond aux instructions officielles et est suivie par l'ensemble des enseignants du territoire, et ce depuis bien avant la transition démocratique (les

[9] talibé : disciple d'un marabout ou maître coranique. Il existe plusieurs versions de l'histoire, mais la bénédiction reste la même.

[10] En peul, *nganki* désigne une variété d'acacia, *gangal* est le " lieu du nganki ". Les habitants de Mopti ne connaissent pas forcément son nom, le désignent sous le terme générique de *grand arbre* (*jiriba* en bambara). On dit ainsi aux chauffeurs de taxi : *n bè jigin jiriba kòrò* (je descends sous le grand arbre). En peul, on dira *nganki ki to* en le désignant par son nom.

programmes n'ont pas changé dans ce domaine). Les réponses sont ensuite collectées et mises en commun en classe, une version " consensuelle " est alors dictée par le maître aux élèves, qui la notent sur leur cahier et l'apprennent. L'enseignante que nous avons rencontrée nous a assuré que les réponses qu'elle a recueillies ne diffèrent pas d'une année à l'autre, et ce depuis qu'elle a commencé à enseigner (1981). On peut évidemment émettre l'hypothèse que certains enfants ne font plus l'effort d'aller voir les anciens mais se contentent des cahiers transmis par leurs aînés. Peu importe. Ce qui demeure est la fixation, à travers la transmission scolaire, d'une histoire urbaine, au départ orale, qui tend à se constituer en histoire " officielle " et à effacer les contradictions qui peuvent exister d'un locuteur à l'autre et que nous avons évoquées précédemment.

Extrait d'un cahier d'écolier de 4° année – Groupe scolaire de Gangal

1° Leçon : Mon village – sa fondation

La ville de Mopti fut fondée par les Naciré et les Kantao. Elle comprenait les ilôts de Charlotville et de Sabela. Située au bord du fleuve Niger, elle a pris le nom de Mopti par Sekou Amadou.

Par ailleurs, avec la mise en place du processus de décentralisation, un concours a été lancé auprès des lycéens de tout le pays, appelé " *Ma belle commune* ", et pour lequel on demande aux jeunes participants la rédaction d'une présentation historique et géographique de leurs commune. Cette démarche, qui relaie et approfondit l'entreprise commencée durant le cycle primaire, contribue également à la fixation d'une histoire légitime.

Extrait d'une rédaction primée dans le cadre du concours " Ma belle commune "

" Mopti vient du mot " Mopte " qui signifie regroupement en peulh selon le mot d'ordre lancé par le roi Ahmadou. […] *Bien qu'il soit difficile de déterminer avec exactitude l'année de sa création, l'on sait que Mopti fut fondée à la fin du siècle dernier par deux familles bozo et somono, celle de Kiempo Naciré et de Yao Kanta. Selon les informations reçues auprès de la population autochtone, ces deux hommes occupaient deux sites différents. Ces deux hommes se retrouvèrent quelques temps après par l'intermédiaire du chien de Yao Kanta qui venait se nourrir chez Kiempo Naciré. A leur rencontre, ils s'associèrent et s'installèrent sur le site unique de Kiempo Naciré, situé non loin de l'actuel gouvernorat. Un moment après arriva Mahamane Touré qui obtint l'autorisation de s'installer auprès des familles fondatrices. A l'agrandissement de la cité, Mahamane Touré obtient de Kiempo Naciré et de Yao Kanta l'autorisation d'assurer la chefferie compte tenu de leur occupation de pêche, mais l'invitèrent à faire des sacrifices rituelles chaque année pour la cité. "*

4- Des controverses révélatrices d'enjeux politiques et sociaux

Pourtant lorsqu'on multiplie les informateurs, on obtient des versions assez contradictoires du même mythe d'installation[11]. Ces divergences reflètent des querelles de préséance et de pouvoir local., et rappellent que la mémoire collective est une construction sociale et qu'elle a ses enjeux : suprématie symbolique de certaines familles, questions de représentativité politique et de légitimité foncière. Elles prennent un sens particulier aujourd'hui si l'on tient compte du contexte politique (avènement de la démocratie locale, premières élections municipales libres en 1998) et de la nouvelle compétition entre villes dans le cadre du *troisième Projet de Développement Urbain et Décentralisation* du Mali (PDUD) financé par la banque mondiale.

[11] Nous en avons recueilli 5 versions, auprès des doyens de 5 lignages anciens de Mopti : Touré-Kanta, Naciré, Samassékou, Konipo, Sabe, ainsi que des bribes lors de nombreux entretiens enregistrés avec des anciens…

Nom et *alliances*	Ethnie revendiquée	Fonction coutumière et rôle historique	Ordre d'arrivée revendiqué	Ordre d'arrivée selon variantes	Nombre de membres de la famille au conseil municipale
Kantao (pacte)	somono	Dépositaire de la légende du pacte.	**1**	ou **2** selon Naciré	**0**
Naciré (pacte)	bozo		**1**	ou **2** selon Kanta et selon Touré	**0**
Touré (pacte)	arma	Chef coutumier- Reconnu par le conseil municipal.	**3**	**3** selon Kanta-Naciré /**4** selon Konipo/ Samassékou	**0** Sans objet (chef)
Samassékou (mariages avec Konipo)	Castés. Forgerons *des bozos/ ou des peuls*	" médiateurs "–revendiquent un rôle dans la prise de décisions coutumières.	**3**	**3** selon Konipo **4** selon Naciré et les autres	**3 dont un adjoint**
Konipo (mariages avec Samassékou)	" *Somono-marabout* " d'origine peule	Muezzin Anciens imams, remplacés par les Konaké, désigné par El Hadj Omar Tall " senanku " des Samassekou	**6**		**1**
Konake (alliés des Sabe)		imam, investis de cette fonction sous El Hadj Omar Tall.			**0** Sans objet (imams)
Sabe (alliés des Konake)	bozo	Anciens alliés d'El Hadj Omar Tall et des Konake.	**1** sur leur ilot situé au cœur actuel de Mopti, avant l'arrivée des autres.	Ignorés par toutes les vieilles familles, non considérés comme " autochtones " au sens symbolique.	**1**
Djenepo (liés aux Sabe ?)	bozo	Rôle pendant colonisation		Mentionnés par Samassékou et Konipo	**2 dont un adjoint**
Tapo (liés au Djenepo ??)	bozo	Rôle pendant colonisation		Mentionnés par Samassékou et Konipo	**0**

Les familles Naciré et Kanta, les deux premières familles " fondatrices ", sont aujourd'hui peu investies dans la vie économique et politique moderne, et absentes du conseil municipal[12]. Les doyens de ces familles restreignent le registre de légitimité au "pacte", et ne reconnaissent que trois ou quatre familles " autochtones ".
Les contestations ou nuances de cette version coutumière restrictive proviennent d'autres familles anciennes, reconnues comme notables de la ville mais non mentionnées dans le pacte initial : familles du muezzin, de l'imam, des forgerons Samassekou, et de leurs alliés). Elles remettent en cause l'ordre d'arrivée et même, parfois, la légitimité de la chefferie, et leur permettent d'accéder elles aussi au registre de légitimité de l'autochtonie et du patrimoine.

Mais le consensus parfait n'existe même pas au sein des familles du " pacte ". Ainsi, le doyen de la famile Naciré présente une variante de l'histoire qui fait apparaître son propre ancêtre comme le " premier arrivé " [13] :

> *" Les Naciré sont venus les premiers, puis les Kanta, enfin les Touré. Kanta était initialement à Jalanko (sur la route de Sévaré), c'est son chien qui l'a conduit à Mottihindé, attiré par l'odeur du poisson grillé de Naciré. Naciré venait du Mandé, il alla d'abord à Ansango, puis a rebroussé chemin par Gao, puis Tintirima, pour arriver à Mottihindé. Il est arrivé à pieds. Il s'est installé seul ici. Ensuite il s'est marié à une femme, génie de l'eau. Nous descendons de la femme de Kiempo. "*

D'autre part, le pacte entre Kanta, Naciré et Touré, fondateur de la chefferie coutumière, exclut radicalement de toute prétention à l' " autochtonie " certaines grandes et vieilles familles aujourd'hui très influentes sur le plan politique[14] et qui revendiquent pourtant ce registre de légitimité symbolique.
Ainsi, les récits de fondation émanant des 3 " pactés " excluent les Sabé, alors qu'en lisière du premier quartier, un bloc de parcelles, connu de tous, porte leur nom " Sabela " (litt. " chez les Sabé). Ce tertre naturel existait avant d'être relié à l'îlot de Sagan où étaient originellement installé les Kanta et Naciré[15]. Pourtant Touré, le chef coutumier, dit d'eux : " *les Sabé ne sont rien c'est des étrangers. Tidjani* [Tall, toucouleur] *les a amené ici* ".
Symétriquement, nous avons recueilli auprès de membres de cette famille des discours de dérision par rapport aux prétentions de ceux qui revendiquent le statut de fondatrices de la ville: *"L'histoire de Mopti se complique parce que tous veulent dire "fondateurs" alors que ce sont des ilôts qu'on a relié. Chaque ilôt avait ses autochtones* […] *Mopti, c'est un tout, les Naciré, les Kanta, les Sabé"* (H. Sabé, conseiller municipal, enseignant). Et leur version de l'histoire de Mopti remet en cause la légitimité ou la prééminence de la chefferie actuelle, réinscrivent l'histoire de Mopti dans l'histoire coloniale et font de l'attribution de la

[12] Un *Naciré* est bien chef de quartier, mais il s'agit d'une autre lignée que la lignée " fondatrice ".

[13] C'est également ce que rapporte Gallais, dont nous ne connaissons pas l'informateur (Gallais, *op.cit.* : 571)

[14] alors que les 3 familles du pacte (Naciré, Kanta et Touré) ne sont pas présentes au conseil municipal, et plutôt déclassées économiquement.

[15] Selon R.Caillé " *Isaca de Caillé, appelé encore Saga par les Bozo, comprend trois villages, deux sur la rive distants de 2 km, le troisième un peu à l'intérieur. Celui-ci est peu considérable, commandé par les peuls* ".

chefferie coutumière aux Touré le résultat d'une sorte de " collaboration " avec les colons blancs, en insistant sur le statut de castés des Touré :

" Les Touré, leur ancêtre était cordonnier. Alliés aux Naciré et Kanta, ils campaient avec eux. Nous, de notre côté, il n'était pas avec nous, il était sur l'îlot de Naciré et de Kanta. Quand les Blancs étaient là, les pêcheurs n'étaient pas sur place. Ils ont demandé à Touré de les représenter avec les Blancs. C'est l'origine de la chefferie Touré ".

On retrouve ce type de problématique pour d'autres familles : celles des familles de l'imam et du muezzin, les Konaké et les Konipo. La mémoire de leur installation s'inscrit dans la temporalité historique de l'islamisation de la ville. Le premier imam aurait été un Konipo. El Hadj Cheick Omar Tall ensuite aurait donné cette fonction à un Konaké, famille alliée aux Sabé. Les Konipo seraient alors devenus muezzin.

" Les Samassekou sont arrivés en quatrième position. Puis les Djenepo, de Djenné. Puis les Konipo. Les Konaké sont arrivés avec les Toucouleurs, après tous les autres. C'est le clan Tall, de Cheick Oumar Tall, qui a installé ici Buranbori Konaké. […] *Quand il est venu s'installer, la famille Konipo assurait l'imamat, et était muezzin. Lui-même était mûr, plus instruit, versé dans la magie. Lorsque l'imam se plaçait devant pour faire prier, il lui tournait la tête et l'imam ne savait pas quoi réciter. Donc on a donné la fonction d'imam à Konaké, et les Konipo n'ont gardé que la fonction de muezzin. "* (M. Naciré)

Or, dans le " néo-tarikh " déjà mentionné (cf. note 5), nous avons noté qu'il est rendu compte de l'arrivée de Konaké en ces termes : " *1908 : Ibrahima Konaké s'installe à Komoguel et construit une mosquée* ". Aucune mention n'est faite de la famille Konipo, la construction de la mosquée est présentée comme l'initiative de Konaké et non d'un administrateur colonial. On pourrait encore voir là la trace d'un ancien conflit entre familles, selon le choix de leurs alliés.

Les récits du pacte initial excluent d'autre part les Samassekou, grande famille de forgerons extrêmement influente, omniprésente sur le plan économique (ils possèdent un grand nombre de propriétés foncières, un des grands cinémas, leurs forges qui outillent les riziculteurs sont prospères) qui compte trois de ses membres au conseil municipal (cf. tableau) et sur le plan national, un ministre.

Samassékou ? Ils n'étaient pas là mais à Bana, à 12km de Mopti-Hindé. Ils ont voulu venir s'ajouter à nous mais ils ont été rejetés. C'est le pouvoir Fouta qui les a fait venir par la force puisqu'ils sont les logeurs de Sekou Oumar. Nos relations ne sont pas bonnes ils travaillent le fer (forgerons), nous, nous suivons notre voie. " (C B.K Kanta)

" Les Samassekou ne vont pas aux lieux de sacrifice. Mais quand il y a un problème concernant Mopti, on les informe. " (M.Naciré)

Pourtant, les Samassékou eux-mêmes (et leurs alliés, les Konipo) revendiquent leur participation à l'alliance fondatrice de la ville, leur installation sur le site avant l'arrivée de Touré et leur rôle dans le prise de décision au sein des grandes familles de la ville.Ils font souvent allusion à un groupe élargi de lignées dont le conseil dirigerait les affaires coutumières.

- leur participation à l'alliance :

" C'est le besoin de l'un et de l'autre qui a fait venir les forgerons à côté des Bozos - ici à Sagan[16] *– […] parce qu'ils auront besoin de leurs outils pour leur pêche -*[…] *- l'union des Naciré des Kantao et des Samassekou est partie à partir de là - à ce moment la religion n'y était même pas - à plus forte raison qui est Sekou et qui est Tidjani - voilà les trois ethnies qui sont restées ensemble – Naciré, Kanta et Samassekou "* (D. Samassekou, notable lettré de la famille de forgerons)

- l'antériorité sur le chef de villlage :

" après les Samassekou sont venus les Touré ce sont des armas - bon ils se sont réunis ils ont dit trouvons nous un chef - parce que avant c'était le forgeron qui était le chef - c'est lui qui parle c'est lui qui faisait tout - bon maintenant qu'ils sont devenus quatre ils se cherchent un chef - on dit au forgeron tu vas devenir chef il dit non moi je peux pas devenir chef parce que je suis de caste - moi je suis un forgeron je vis au milieu de vous - si c'est comme cela donnons la chefferie au dernier venu - ils ont donné la chefferie aux Touré - voilà l'historique - maintenant quand y a une décision importante à prendre c'est le forgeron - quand y un nouveau chef à nommer c'est le chef [des forgerons] qui prend la coiffure de chef [de village] pour le mettre sur sa tête… - c'est la coutume " (M.Konipo, famille alliée des Samassékou. Chef de quartier.)

- La fonction de " direction " des décisions

" Mopti quand on dit Mopti - il y a sept famille patriarches qui se rassemblent pour discuter du sort de Mopti - c'est les sept familles qui se retrouvent qu'on appelle Sudubaba[17] *- les sept familles réunies ont confié la direction des décisions aux forgerons* […]*- depuis que Mopti est Mopti à chaque événement ils se retrouvent - que les gens soient au courant ou non - même les sacrifices qu'il faut enlever pour l'abondance de la ville pour qu'il y ait beaucoup de pluie* – […] *c'est confié aux "* D.Samassékou

Ces affirmations, et la réalité d'une collégialité entre " 7 familles " du *suddu baba* sont vertement contestées par les doyens des Kanta, par le chef de village, et par M.Naciré qui *" tient le couteau "* lors du sacrifice annuel du taureau (voir supra) : *" Les Samassekou ne vont pas au lieu de sacrifice. Mais quand il y a un problème concernant Mopti, on les informe. "*

Notables et revendication patrimoniale

Il est intéressant de repérer les décalages entre ces discours de légitimation symbolique, avec leurs contradictions, et l'engagement dans la politique municipale ou dans l'activité économique moderne. Ainsi, on peut remarquer que les 3

16 *Sagan* : nom bozo de Mopti.

17 Lignage. En peul, litt. "*la maison des pères*". Les listes de ces " 7 familles " varient selon nos divers interlocuteurs forgerons ou leurs alliés, mais eux seuls proposent une version si élargie du suddu baba. Elles comprennent toujours Touré (chef), Kanta et Naciré, Samassékou, Konipo, Konaké et Djenépo. Certains incluent les Sabe, d'autres les Tapo.

familles fondatrices (Kanta, Naciré, Touré), dont l'antériorité d'installation fait l'objet d'un consensus, n'ont pas ou plus d'implication dans la politique locale (les familles du pacte ne sont pas représentées au conseil municipal élu en 1998).
Celles qui sont davantage en quête (dans les discours) d'une légitimité symbolique sont aussi très engagés politiquement (il s'agit des forgerons Samassékou et de leurs alliés Konipo, famille du muezzin, qui compte aussi un chef de quartiers).
Mais sur l'ensemble, leur position reste très minoritaire. Le conseil municipal recrute peu d'autochtones au sens coutumier, mais une majorité de commerçants et fonctionnaires (souvent retraités) liés aux plus riches familles de la ville, et qui sont tous d'origine allochtone : Guitteye (familles de bouchers et commerçants grossistes), Tembely, Bathily (grande famille de commerçants, castés, dépendants de Peuls). Le maire et son premier adjoint eux mêmes, choisis en tant que membres du parti présidentiel, sont des allochtones, diplômés du supérieur, et peu enclins à faire des concessions autres que diplomatiques[18] à la problématique de l'autochtonie.
Ces familles puissantes économiquement et, bien représentées au conseil municipal, semblent se désintéresser du type de capital symbolique qu'est l'autochtonie. Ainsi, ce registre de légitimité, pour pittoresque qu'il paraisse, ne prend en compte qu'une partie de la population, pas forcément la plus riche, et ne peut pas constituer la seule grille de lecture du politique ou du foncier à Mopti. Par le biais du monopole de la mémoire et de la coutume, et l'implantation ancienne dans les vieux quartiers, les notables autochtones, qui gravitent autour de la chefferie coutumière conservent certes une influence dans la politique locale. Mais elle est surtout symbolique, et la vie économique et politique moderne se structure, discrètement, autour des riches commerçants allochtones, et, moins discrètement, autour des forgerons Samassekou, qui sont ceux qui savent jouer sur les différents registres de légitimité.
De même, parmi les notables, les comportements en terme de patrimoine (réel ou symbolique) ne sont pas les mêmes. Les "vieilles familles du pacte", économiquement peu dynamiques (chefs de famille pêcheurs, cultivateurs, retraités) habitent les anciens quartiers des maisons en banco, et se réfèrent à un registre de légitimité qui est celui de l'autochtonie et du patrimoine traditionnel.
Pendant ce temps, riches commerçants, importateurs de matériel de pêche, marchand de bétail ou entrepreneurs (et dont aucun ne fait partie des autochtones), construisent sans hésiter des immeubles à étages dans le quartier du Commerce, ou des villas en "dur" surmontée d'imposantes antennes paraboliques dans le lotissement "*million kin*" (litt. "le quartier des millions") à l'extérieur des vieux quartiers, non loin de la toute nouvelle mosquée wahabite financée à l'initiative d'un grand importateur local de matériel de pêche, d'origine songhaï.
Cet islam wahabite, qui recrute parmi les grands commerçants de Mopti ayant effectué le pélerinage à la Mecque, s'affiche comme un islam de rupture par rapport à l'islam traditionnel peul de cette région. La construction de cette haute mosquée, patrimoine ostentatoire, en ciment peint en rose et vert, à l'autre extrémité de la ville et autour de laquelle se construit le nouveau quartier des riches, s'affiche comme un deuxième pôle symbolique par rapport à la grande mosquée traditionnelle de Mopti et son architecture de terre soudanienne.
Enfin, les principaux acteurs actuels en matière d'activité économique, de transactions foncières, de constructions, ne sont pas des " autochtones " au sens coutumier du terme. Ces derniers, économiquement déclassés, n'ont les moyens d'étoffer leur patrimoine bâti qu'en remblayant (illégalement) le pourtour de leurs possessions sur les berges de la ville. En revanche, les grands commerçants (allochtones) et la catégorie des forgerons, très entrepreneurs et principaux bénéficiaires des divers grands projets d'aide à l'agriculture et à la pêche dans le delta, investissent une partie de leur richesse dans l'immobilier, construisant sans hésiter dans des lotissements nouveaux des édifices modernes, en rupture par rapport au patrimoine architectural hérité de la fondation urbaine.

Malgré la brièveté de son histoire et le caractère exogène de son peuplement, Mopti est le terrain d'un processus de patrimonialisation sur la base de forts ancrages identitaires citadins, multiformes, qui sont stimulés par le processus de décentralisation et de municipalisation mis en œuvre par l'Etat malien. La mise à jour des différentes strates de discours sur l'histoire, les mythes d'autochtonie, les lieux sacrés ou emblématiques de la ville révèlent des clivages complexes qui rendent compte aussi bien de tensions historiques que d'enjeux contemporains dans le processus contemporain de patrimonialisation. En effet, si les dissensions que nous avons relevées reflètent, localement, l'ambivalence des relations peules/bozo dans le delta central et notamment les questions d'antériorité et de domination (voir FAY, 1995), aujourd'hui, elles renvoient à des enjeux qui ne sont pas que symboliques mais également politiques et fonciers.
Les enjeux de cette patrimonialisation sont aussi des enjeux identitaires locaux (on pourrait parler d'" esprit de minaret ") mais également des enjeux touristiques, où le patrimoine est indispensable, dans la concurrence entre les différentes villes du Mali, il s'agit donc de se construire une légitimité patrimoniale. Cette fierté (ou ce chauvinisme ?) sont exacerbés par le contexte de décentralisation et l'organisation de la Coupe d'Afrique des Nations 2002 qui constitue, pour chaque ville, l'occasion de promouvoir son image sur le plan intérieur et international.
Enfin, les principaux acteurs actuels en matière d'activité économique, de transactions foncières, de constructions, ne sont plus les " autochtones " au sens coutumier du terme. Ces derniers, économiquement déclassés, n'ont les moyens d'étoffer leur patrimoine bâti qu'en remblayant (illégalement) le pourtour de leurs possessions sur les berges de la ville (Dorier-Apprill, 2002). En revanche, les grands commerçants (allochtones) et la catégorie des forgerons, très entrepreneurs et principaux bénéficiaires des divers grands projets d'aide à l'agriculture et à la pêche dans le delta,

[18] Le maire donne symboliquement au chef de village, *es qualité*, l'argent nécessaire au sacrifice du taureau noir.

investissent une partie de leur richesse dans l'immobilier, construisant sans hésiter dans des lotissements nouveaux des édifices modernes, en rupture par rapport au style architectural hérité de la fondation urbaine. C'est alors la question de la " conservation du patrimoine " qui se pose, mais nous avons montré que ce terme n'avait pas le même sens pour tous les acteurs concernés.

BAYART J-F. et GESCHIERE P. (dir.), [2001]. "'J'étais là avant' : problématiques politiques de l'autochtonie", dossier, in *Critique Internationale*, N°10, Paris, Presses de SC.Po, Janvier 2001.

FREMONT A. CHEVALIER J. HERIN R. RENARD J. (1984). " Les sociétés enracinées ", in *Géographie sociale*, Paris, Masson, pp 250-289.

DORIER-APPRILL E. , VAN DEN AVENNE C.(2001). " La connivence citadine et ses exclus. Le cas de Mopti , ville moyenne du Mali ". *Annales de la recherche urbaine.* Septembre 2001, N° spécial " les seuils du proche ", pp 117-125, 2001.

DORIER-APPRILL E. VAN DEN AVENNE C. (2002). « Usages toponymiques et pratiques de l'espace urbain à Mopti (Mali) », in *Marges Linguistiques*, n°3, Mai 2002

DORIER-APPRILL E. (2002), « Gestion de l'environnement urbain et municipalisation en Afrique de l'Ouest : le cas de Mopti (Mali) », *Autrepart*, *Du local au mondial, gérer la ville*, n° 21, mars 2002, IRD-Ed de l'Aube, pp 119-134.

FAY C. (1995b), "Car nous ne faisons qu'un. Identités, équivalences, homologies au Maasina (Mali)", in C.Fay éd.scient. : "Identités et appartenances dans les sociétés sahéliennes", *Cahiers des Sciences Humaines* (Orstom), 31, N°2 : 427-456.

FAY C. (1997), "Les derniers seront les premiers : peuplements et pouvoirs mandingues et peuls au Maasina (Mali)", in M. De Bruijn & Han Van Dijk (éds) *: "Peuls et Mandingues : dialectique des constructions identitaires",* Paris, Karthala-ASC : 165-191.

GALLAIS J. (1967). *Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*, IFAN-Dakar, pp 561-599.

KASSIBO B., (1994). "Histoire du peuplement humain*", in* QUENSIERE J. ed, (1994) - *La pêche dans le delta central du Niger, approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique*, Paris,ORSTOM-Karthala : 81-97.

SANANKOUA B.(1990). *Un empire peul au XIXème siècle, la Diina du Maasina*, Paris: Karthala-ACCT, 174p.